

Les Gôquio

Saverio Favre

NOUS ET LES AUTRES

Les *Ayassins* ont toujours affublé du sobriquet de *Gôquio* les habitants de la basse Vallée (au sens de l'altitude et non pas dans l'acception la plus répandue du terme) à partir de Challand-Saint-Anselme et notamment des communes situées le long du sillon de la Doire jusqu'à peu près à Aoste. La limite des *Gôquio* coïnciderait, grosso modo, avec la limite des châtaigniers¹. Un témoignage, confirmant en partie ce que je viens de dire, nous est offert par la liste des sobriquets recueillis par le chanoine Jean-Paul Canta en 1774 et par Tancredi Tibaldi en 1911 : dans les deux cas, *Gocio* est le surnom des habitants de Challand-Saint-Anselme².

D'après la tradition, histoire et légende se confondent, le nom *Gôquio* tirerait son origine des Goths, notamment des Ostrogoths de Théodoric, qui au début du VI^e siècle avaient occupé la Vallée d'Aoste. Cette interprétation nous est confirmée par J.-A. Duc, dans son Histoire de l'Eglise d'Aoste³, qui affirme : « Cependant les habitants romains à l'invasion des Goths, se retirèrent, semble-t-il, dans les montagnes » et, dans une note, il ajoute : « Les habitants d'Ayas de nos jours encore, appellent *gocio* (c italien) *goth*, les habitants de la plaine, tels que ceux de Challant, de Saint-Vincent, mais non ceux de Torgnon, de Valtournenche ». Quelqu'un a voulu aller encore plus loin en proposant l'hypothèse que les Ostrogoths auraient été repoussés lors d'une mémorable bataille qui eut lieu près du Col d'Arlaz, qui de Quinçod (Challand-Saint-Anselme) conduit à Emarèse et à Saint-Germain (Montjovet)⁴. Le point où les barbares ont dû s'arrêter représenterait, dans cette optique, les bornes au-delà desquelles une autre histoire et une autre culture ont vu le jour : « Hic sunt leones ! ».

Il ne faut pas non plus oublier que, même si dans des époques successives, Ayas et Brusson firent partie du Mandement de Graines, appartenant pendant longtemps à l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, ce qui confirmerait ultérieurement cette sorte de rupture entre la haute et la basse vallée de l'Evençon⁵. Les *Bretsonet* ne sont pas considérés *Gôquio*, même si les chicanes entre Ayas et Brusson sont mémorables, mais il s'agit de petites rivalités caractérisant les communes limitrophes.

Pour les *Ayassins* d'aujourd'hui, le mot *Gôquio*, tout en conservant son sens originel, indique de façon générique tout Valdôtain n'étant pas d'Ayas ou de Brusson et que l'on peut identifier immédiatement grâce à sa façon de s'exprimer, à

Berretta pian-a.

(propriété de Monica Chasseur - Ayas)

son patois ; cette appellation possède souvent une connotation négative qui se traduit aussi par des formes péjoratives telles que *Goquiârro*⁶. L'habitude d'affubler les gens d'un sobriquet avait aussi comme victime, et a encore actuellement, tout étranger, à partir des Piémontais, chez qui les scieurs de long et les sabotiers se rendaient en hiver pour exercer leur métier : on les appelait *Tayàn* (Italiens), *Tayàn da grama méya* (Italiens de la mauvaise farine de maïs),



, *Tahque*⁷ ; les *Rané* (ceux des grenouilles) sont les habitants de Verceil, à cause des rizières où les grenouilles abondaient. De nos jours on a l'habitude d'appeler les touristes *Péc*, dont le sens littéral est celui de "pic", "pioche", mais signifiant métaphoriquement "avare".

Tahca et *Gôquio* indiquent aussi quelqu'un qui, n'étant pas de l'endroit, a des comportements qui ne sont pas conformes à ceux des *Ayassins*, ou qui n'arrive pas à saisir les nuances du patois d'Ayas ou les finesses de la *cabâlla*⁸, et ils deviennent alors synonymes de quelqu'un qui ne comprend rien, d'un intrus. On raconte qu'un homme d'Ayas, qui avait épousé une femme de Quart, commune où il résidait, quand quelqu'un de son pays d'origine allait lui rendre visite et son épouse n'arrivait pas à suivre leurs discours, il répétait *quiogô, quiogô*. Il s'adressait évidemment à ses compatriotes mais il faisait allusion à sa femme, comme si elle appartenait à un autre monde, celui des *gôquio*. *Quiogô* est simplement l'anagramme de *gôquio*, que l'on obtient en inversant l'ordre des syllabes composant le mot ; cet expédient était utilisé aussi pour la création de termes argotiques dont le but, comme dans le cas de l'individu dont il est question, était celui de ne pas se faire comprendre.

Les rapports entre Ayas et les communes d'en bas étaient fréquents et avaient lieu dans les deux directions : parmi les héritages que la *Plaine* a transmis à Ayas,



Berretta gôquia.
(propriété de Frida Favre - Ayas)

il semblerait y avoir le *ballón*, outil pour transporter le foin, dont le Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain⁹ donne cette définition : « Outil agricole formé par deux baguettes de bois que relie des cordelettes et servant à lier du foin, du blé, de la paille ». L'emploi du *ballón* étant plutôt limité à Ayas, on suppose qu'il ait été importé des aires du fond de vallée, par les *ovré da fâts*, ouvriers de la faux, des saisonniers qui montaient pendant la fe-

naison¹⁰, ou par des familles ayant des propriétés dans des zones viticoles. L'ancien costume de femme traditionnel d'Ayas prévoyait sous le chapeau une coiffe qu'on appelle *berretta pian-a*, qui se distinguait d'une autre coiffe, aussi bien par la forme que par la couleur, la *berretta gôquia*, évidemment d'importation.

Les sabotiers d'Ayas discriminaient aussi les *Tahque* en ce qui concerne la confection de leurs chaussures : « Les *tsôque tayan-e*, les sabots piémontais, étaient différents de ceux que portaient les Ayassins : ils étaient plus larges parce qu'on leur mettait de la paille à l'intérieur pour les rendre plus confortables ; en outre ils étaient pointus et ils avaient tous le talon bas et large, sans distinction entre sabots d'homme et sabots de femme. Les *tsôque pian-e*, les sabots des Ayassins, étaient plus finis et faits sur mesure »¹¹.

LE POINT DE VUE DE FÉLICIEN GAMBA

Les Archives Historiques Régionales conservent un glossaire manuscrit du patois du Mandement de Montjovet de Félicien Gamba (1889-1973), méconnu mais d'un très grand intérêt. Alexis Bétemps, qui a lu attentivement ce manuscrit,

et qui m'a fourni aimablement toutes les données pour rédiger cet article, le décrit ainsi : « L'abondance d'informations ethnographiques, vécues ou apprises des témoins dont il précise toujours le nom (ou le sobriquet), font du glossaire de Gamba une source importante et complémentaire à d'autres travaux, anciens ou récents, peut-être mieux bâtis méthodologiquement mais souvent dépourvus de cette connaissance profonde du milieu et de cet amour du Pays qui transsudent de chaque ligne du glossaire du patois de l'ancien Mandement de Montjovet »¹².

Dans l'ouvrage de Gamba on trouve une interprétation tout à fait différente, par rapport à celle que je viens d'énoncer, au sujet des *Gôquio*. En effet dans son glossaire, sous la voix *Goths* – *Gótio* – et *Gotiôns*, l'auteur précise :

« Les habitants de la colline de Montjovet depuis des temps immémorables avaient affublé le titre de *Gótio* ou *Góquio* aux habitants de la vallée de Challant – Brusson et Ayas.

Plusieurs de ceux-ci, quand ils descendaient dans les zones des vignobles, qu'ils avaient toujours tenues eux mêmes dans les anciens temps, étaient si avides du bon vin neuf qui s'y produisait, qu'ils buvaient comme des *Góquio*, et en peu de temps étaient ivres à lier.

Certes les temps, les habitudes et le caractère des hommes ont bien changé depuis, mais cette qualification, pas du tout offensive, est restée dans la tradition.

Boire comme un *Góquio*, c'est dire boire à peu près comme un veau dans son "seillon" du lait, "bére comë un gôquio". D'où le surnom de *gôquio* autrefois aux habitants de ces pays.

A l'opposé les mêmes habitants de la vallée de Challant – Ayas ont l'habitude d'appeler *gotiôns* (ou *gokiôns*) le menu bétail qu'ils possèdent, tandis que les autres habitants de la vallée les appellent *bèhskionnaïë*. [...]

Mgr. Duc peut être mal renseigné donne une version différente des faits : Au vol. I de son Histoire de l'Eglise d'Aoste il affirme au contraire que ce sont les habitants d'Ayas qui donnaient le surnom de *Gótio* (ou *Góquio*) aux habitants de la vallée centrale en souvenir des *Goths*, qui vers 540 environ occupèrent la vallée centrale, et craignant une nouvelle randonnée Burgonde, élevèrent et présidièrent les fameuses *Augustanae Clausuris*.

Comment concilier les différentes thèses??

Retorsions verbales entre les "pianés" et les "montagnins" ?! ».

Dans une note, on trouve un complément d'information :

« Que les *Avatsin* (Ayas) qui ont avec beaucoup d'esprit une langue déliée, qui joue bien souvent sur les paroles, c'est possible qu'ils aient affublé quelque sur-

nom aux *Goths* présidant la vallée centrale, qui ne leurs semblaient peut-être pas assez éveillés pour eux : *trop plouffèn ! C'est possible aussi !... »*¹³.

D'après une petite enquête, j'ai pu constater qu'à Challand-Saint-Anselme le mot *goquión*, dans le sens indiqué par Gamba, est encore bien vivant. A Ayas, le terme courant pour désigner le menu bétail (mais non seulement) est au contraire *behquionaye* ; à ce sujet, les renseignements fournis par l'auteur du glossaire ne sont pas très clairs. Toujours à Ayas, on dit *bére comme un vé biet*, littéralement "boire comme un veau mouillé (qui vient de naître)", ce qui signifie boire immodérément, de façon excessive.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS D'ORDRE LINGUISTIQUE

Quelle est donc l'origine du mot *gôquio* ? De quelle base étymologique est issu ce terme ? D'après ce que nous venons de dire, les possibilités seraient deux, suivant les deux interprétations proposées respectivement par Mgr. Duc et par Félicien Gamba.

D'après l'hypothèse de Mgr. Duc, on pourrait supposer une base GOTHICUS ayant abouti à *gôtio* et successivement à *gôquio* (GOTHIA est d'ailleurs la terre des GOTHI)¹⁴. Dans le patois d'Ayas (le phénomène concerne aussi d'autres parlers de la zone mais je me borne à celui dont j'ai une connaissance directe), *t* suivi de la semi-voyelle *y* aboutit presque régulièrement à *ky*. En d'autres termes, on dit *parquià* pour partie, *orquia* pour ortie, *quiep* pour tiède, *piquié* pour pitié, *porquié* pour portier, *cafiquiéra* pour cafetière, *Maquieu* pour Mathieu, *goquian-e* pour l'eau de pluie ou de neige fondante qui tombe d'un toit sans gouttières, *goquianà* pour couler goutte à goutte. Dans les récits d'Evalde Obert¹⁵, on trouve cependant *ortia*, *tiép*, etc., mais il s'agit vraisemblablement, dans le cadre de la langue écrite, d'une tentative de normalisation. Dans ce cas, l'appellation *gôquio* serait, à l'origine, comme l'adjectif gothique, synonyme de barbare, rude, cruel, arriéré, etc.

D'après l'hypothèse de Gamba, on pourrait supposer comme base étymologique le latin GUTTA, goutte. De GUTTA sont issus plusieurs mots concernant le lait et donc le bétail : *agotta*, par exemple, indique une vache qui est sans lait, même s'il s'agit d'un mot de la haute Vallée, tandis que la basse Vallée utilise plutôt le type lexical *toura*, du latin TAURUS, taureau. Dans le sens d'"égoutter", on peut attester dans certains patois d'au-delà des Alpes *regouter*, "traire le dernier lait" et *regotión*, "dernier lait qu'on retire du pis après la traite"¹⁶. La phonétique historique n'ayant rien à objecter, il me semble donc plausible, du point de vue sémantique, de rapprocher le mot *goquión*, dans le sens de nourrisson, à la série des continuateurs de GUTTA.

En lisant une pièce de théâtre de la compagnie du *Beufet* d'Arnad¹⁷, je suis tombé sur l'expression *Le quénte goquie* et, après avoir questionné des gens de l'endroit¹⁸, j'ai découvert que le mot *goquia* peut prendre deux sens différents qui, en quelque sorte, se rapprochent de ceux que nous avons énoncés ci-dessus. En effet *goquia* signifie une femme simplette mais indique aussi une chèvre ou une brebis stériles, ayant donc peu de valeur.

NOTES

¹ Il faut dire que la distribution géographique des *Gôquio* est un concept variable, comme d'ailleurs la notion de basse Vallée.

² Cf. *Les sobriquets recueillis par M. le chan. J.-B. Canta et publiés par T. Tibaldi (1774)*, dans : *Noutro dzen patoué*, ITLA, Aoste 1963, vol. I, pp. 56-59.

³ J.-A. Duc, *Histoire de l'Eglise d'Aoste*, I, Aoste 1901, p. 97.

⁴ Ces renseignements sont le fruit des recherches de Joseph-Marie Crespin, alias Pino Crespi, qui, lors de ses voyages dans l'histoire valdôtaine, ne manque jamais de me tenir au courant de ses découvertes.

⁵ Cf. à ce propos A. Létey qui précise que le mandement de Graines comprenait, dans la vallée de l'Evençon, Ayas, Brusson, Allésaz, Tollegnaz et Moussanet (les trois derniers hameaux appartiennent à la commune de Challand-Saint-Anselme) (A. Létey, *La storia*, dans : *Ayas. Storia, usi, costumi e tradizioni della Valle*, Editions Société des Guides Champoluc – Ayas, 1968, pp. 63-100) ; M. Vassallo, quant à elle, en se référant au château de Graines, affirme : « Le château, qui conserve encore sa structure originelle, représentait le rempart de défense de la haute vallée d'Ayas, auquel faisaient référence les populations qui vivaient dans les territoires de Brusson et Ayas. Cette ancienne et commune dépendance du château de Graines a uni les deux communautés pendant au moins 500 ans dans un même sort » (*Il cuore antico di Ayas. Documenti d'archivio dal XIII al XVIII secolo*, par M. Vassallo, Imprimerie Duc, Aoste 1997, p. 9).

⁶ Par contre, on appelle *Titsch* les habitants de Gressoney, *Vòdàn* ceux de la haute Vallée, etc.

⁷ Un scieur de long d'Ayas, qui travaillait au Piémont, à la fin des prières qu'on avait l'habitude de réciter après la veillée, n'oubliait jamais d'adresser un Pater et un Ave au bon saint Antoine « Pour la conservation du bétail et pour la destruction des *Tahque* »... et les Piémontais répondaient (Cf. O.-E. Obert, *Euna pegnà dè cointo forà*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste 1994, p. 50).

⁸ La *cabàlla*, autrefois couramment employée surtout à l'occasion des veillées et aujourd'hui en train de se perdre, était une sorte de langage consistant à parler d'un sujet, d'une personne, d'un événement, en l'effleurant seulement, par allusions et références que tout le monde connaissait, avec des doubles sens et des mots d'esprit. Les *Ayassins* étaient des maîtres dans cet art, qui présuppose la connaissance intime de la communauté locale, de l'histoire de chaque famille, des petits secrets de chaque individu et, évidemment, un esprit fin, rapidité de réflexes, souvent une langue mordante. Toutes ces qualités, plus ou moins positives, étaient jadis universellement reconnues aux habitants d'Ayas. L'abbé Joseph-Marie Henry, dans *La Tsanson dou Pay*, écrit : « *Ayatse l'est un grou pay, / Plen de sabò et plen d'esprì* » (Cf. *Noutro dzen patoué*, ITLA, Aoste 1964, vol. II, pp. 56-66). L'abbé Amé Gorret, quant à lui, affirme : « La population d'Ayas est très intelligente, on dit que c'est le peuple le plus spirituel du Val d'Aoste », mais il ajoute : « C'est fâcheux que la nature y soit étouffée par l'esprit et que la franchise soit toujours un problème criblé de points d'interrogations » (Cf. A. Gorret, *Autobio-*

graphie et écrits divers, Administration communale de Valtournenche, 1987, p. 124). Un dicton encore bien vivant, à propos de quelqu'un qui prétend être rusé sans en posséder les qualités, affirme : « *L'ét tan fin qu'ou rèbéca* », il est tellement rusé qu'il se recourbe, que pour en finir il devient sot. Le Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain cite aussi le dicton « *Son tan fin que rebèquon*, ils sont tellement intelligents qu'ils en ont trop (d'intelligence) (Ayas). Se dit des personnes qui veulent paraître plus que ce qu'elles sont » (Cf. *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, par A. Chenal et R. Vautherin, Musumeci, Quart 1997, s.v. **rebèqué**).

⁹ Cf. *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, par A. Chenal et R. Vautherin, Musumeci, Quart 1997, s.v. **ballon**.

¹⁰ A ce propos, l'abbé Joseph Lale-Démoz, qui a été vicaire à Ayas de 1914 à 1919, écrit : « A l'époque des foins, vers la première décade de juillet, l'on voit apparaître des groupes de faucheurs et de faneuses qui montent de la plaine à la recherche du travail. Parmi ceux-ci, quelques uns sont déjà des habitués ; ils n'ont qu'à arriver, et à se disperser dans les prés dont ils connaissent les dénominations et les limites. D'autres se présentent le dimanche sur la place de l'église avec les instruments du métier et aussitôt ils sont loués chez les familles auxquelles les bras font défaut. Ce sont ainsi chaque année au moins 200 ouvriers provenant de Montjovet, de St. Germain, d'Emarèse, de St. Vincent et d'ailleurs, qui, pendant l'espace de trente ou quarante jours, viennent renforcer et compléter la main d'œuvre locale ». (Cf. J. Lale-Démoz, *Emigration et petite industrie. Dans le Val d'Ayas*, "Augusta Praetoria" n° 11-12, 1921).

¹¹ Cf. L. Capra, S. Favre, G. Saglio, *Les sabotiers d'Ayas. Métier traditionnel d'une communauté valdôtaine*, "Cahiers de Culture Alpine", Priuli & Verlucca, Ivree 1995, p. 10.

¹² Cf. A. Bétemps, *Un glossaire méconnu : Félicien Gamba et le patois de Montjovet*, dans : *Lexicologie et lexicographie francoprovençales*, Imprimerie Duc, Saint-Christophe 2002, pp. 73-79.

¹³ Le manuscrit de Gamba est encore sous forme de brouillon, ce qui explique certaines incohérences et certaines imprécisions formelles.

¹⁴ Il faut préciser que je n'ai pas trouvé d'autres mots du patois d'Ayas présentant une évolution phonétique analogue et permettant donc d'avoir des termes de comparaison.

¹⁵ Cf. O.-E. Obert, *Euna pegnà dè cointo forà*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste 1994.

¹⁶ Cf. *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, par W. von Wartburg, Bâle, à partir de 1922, vol. IV, p. 344.

¹⁷ Cf. *30 ans de Beufet*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste 1995, p. 143.

¹⁸ C'est Cesare Cossavella qui m'a fourni tous les renseignements à ce sujet et je tiens donc ici à le remercier.